



L'HON. JUGE L.-O. LORANGER, PRÉSIDENT-GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

ci, qui se sont retournées sans pitié, continuent encore à se délecter de la déconvenue de leur victime.

Mais comment se fâcher, elles rient de si bon cœur et montrent de si jolies dents !

Si la Canadienne est rieuse et espiègle, elle a aussi d'autres qualités plus sérieuses.

Elevée dès son jeune âge dans la liberté la plus grande, elle se fait vite aux exigences de la société.

Encore toute jeune fille, fillette quelquefois même, elle sait recevoir au salon avec un aplomb, une facilité vraiment charmante. Elle sait déjà intéresser les visiteurs, faire la part de chacun, accorder à l'un le mot désiré, à l'autre le regard convoité.

C'est de cette agréable habitude contractée fort jeune que résulte le grand charme des réceptions canadiennes.

C'est à sa liberté que nous devons, nous autres, étrangers, de nous trouver tout de suite à notre aise dans toutes les familles où les jeunes filles secondent si bien leurs mères dans la lourde tâche de recevoir les visiteurs et trouvent moyen d'accorder à tous leurs amis, anciens ou nouveaux, jeunes ou vieux, laids ou jolis garçons, niais ou spirituels, les mêmes attentions et les mêmes prévenances.

Avec quelle finesse, la Canadienne, pareille à un général dirigeant ses troupes, voit tout, observe tout, fait cesser les conversations qui s'éternisent, réchauffe les froids, encourage les timides et finit par accorder à chacun les cinq minutes réglementaires.

La Canadienne, dans sa conversation, se ressent un peu de sa liberté d'éducation, elle est quelquefois un peu entière et autoritaire.

Habitée à avoir dans sa famille les coudées franches, elle continue d'agir de même avec les étrangers.

Quelques-uns ont parfois la maladresse de se plaindre de cette franchise : ce sont des grincheux.

Quant à moi, tout en le constatant, je ne m'en plaindrai pas, car je dois avouer que, comme la lance d'Achille, elle sait guérir les blessures qu'elle cause et si elle nous vaut quelquefois un attrapage sur les

défauts des Français, elle a l'attrait de nous procurer bien des compliments que nous n'aurions pas osé espérer.

Malgré cette indépendance d'allures, la Canadienne est fervente catholique. Elevée dès sa plus tendre enfance dans la stricte observation d'une religion qu'elle sait être la garantie de sa nationalité, elle marche dans la vie avec l'âme tranquille et le calme de la croyante.

Elle repousse les idées d'émancipation ou de révolte et traverse les mille incidents de l'existence le front haut et le cœur reposé.

De ce mélange de liberté sociale et de retenue morale, résulte un être charmant, un peu bizarre peut-être, difficile à analyser, tout extérieur, tout en dehors, mais si aimable, si entraînant que l'on ne veut pas approfondir et que l'on craindrait de briser l'idole en la ramenant au sérieux de l'existence.

L'hiver est surtout l'époque où ce tempérament de feu se montre dans toute sa force.

La Canadienne est la Créole du nord. S'il faut aux unes les bananiers et le hamac, il faut aux autres la neige.

Aussitôt que la terre a recouvert son blanc manteau, une femme nouvelle apparaît.

La Canadienne est dans son élément. Armée de pied en cape pour lutter, vous la voyez poindre dès les premières neiges.

Avec son habit bleu ou blanc, Trappeur ou Canadien, son petit bonnet de laine campé sur l'oreille avec la crânerie d'une cantinière de voltigeurs, chaussée de fins mocassins, elle défie vents et tempêtes.

Que nous sommes loin de nos petites Parisiennes blémies par le froid, se cachant le nez et les oreilles, gémissant à chaque rafale et rappelant ces frères petits rosiers cravatés de mousse, emmaillottés de paille, qui, sur le marché aux fleurs, s'effeuillent au vent d'hiver.

Par contraste voyez un peu, un groupe de ces charmants démons : Toute la flore hivernale est réunie là

et s'il fallait jouer aux petits jeux, quelle magnifique moisson pour un bouquet d'hiver.

Depuis le perceneige au blanc calice, la bruyère aux clochettes roses, l'épine chargée de corail, le gui aux guirlandes ponctuées de grains d'argent, jusqu'aux branches de houx dont les baies éclatantes se détachent comme des gouttes de sang, chaque fleur, chaque plante trouverait son type et sa personnification.

Et maintenant pour finir ce portrait aussi consciencieusement tracé que possible, si vous me demandez quel est en somme mon avis, je vous répondrai comme dans votre chant national :

Vive la Canadienne.

P.-M. SAUVALLE.

LES PREMIÈRES RELIGIEUSES A QUÉBEC

Le 1er août 1639, à sept heures du matin, le canon du Fort Saint-Louis annonça au petit poste de Québec, dont la population ne dépassait pas deux cent cinquante âmes, l'arrivée des premières femmes consacrées à Dieu qui soient venues en Canada : c'étaient la Mère Marie de Guyart de l'Incarnation, la Mère Marie de Savonnières de Saint-Joseph, Marie Cécile de Sainte-Croix, Ursulines, avec leur dévouée fondatrice, Madeleine de Chauvigny de la Peltrie ; puis la Mère Marie Guenet de Saint Ignace, la Mère Anne Le Cointre de Saint-Bernard et la Mère Marie Forestier de Saint-Bonaventure, Hospitalières, envoyées par la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, pour fonder dans la nouvelle-France un Hôtel-Dieu dédié au précieux Sang du Rédempteur.

Elles étaient accompagnées de trois missionnaires Jésuites : les pères Vimont, Poncet et Chomonot.

Ce fut un événement considérable que l'arrivée de ces "filles de la prière" dans le pays alors presque entièrement sauvage du Canada. Il causa une grande joie parmi les colons français groupés autour du fort Saint-Louis ou dispersés le long des rives du Saint-Laurent, et fit naître des espérances que deux siècles et demi d'un dévouement admirable ont amplement justifiées.

M. de Montmagny se rendit à la rencontre des nobles femmes, — qui se prosternèrent en mettant le pied sur le rivage, et baisèrent avec respect le sol de leur nouvelle patrie, — puis, suivi de toute la population de Québec, il les conduisit à Notre-Dame-de-Récouvrance (*), où un *Te Deum* fut chanté, "entonné par le R. P. Le Jeune, ... poursuivi par toutes les voix de la foule, tandis que le canon du fort annonçait au loin le joyeux événement".

La petite société de Québec offrait, sous M. de Montmagny, un spectacle original et charmant. On y retrouvait l'image de la vieille société française, avec quelques traits particuliers que faisaient naître les exigences du climat, la lutte pour l'existence dans des conditions inconnues en Europe, et le contact avec les aborigènes.

Le gouverneur voulut recevoir les Hospitalières et les Ursulines au fort Saint-Louis. Le jour même de leur arrivée, il les convia à sa table, ainsi que les missionnaires Jésuites, les officiers et les principaux habitants de la colonie.

Puis les humbles servantes de Dieu se séparèrent, les deux petites communautés allant dans leurs demeures respectives.

ERNEST GAGNON.

Si vous voulez non seulement faire prospérer mais encore moraliser un peuple et le rendre mûr pour la liberté, instruisez-le ; instruisez-le, et ne craignez pas si vous venez à diriger cette éducation. Il est faux que la science soit un danger, puisque l'Écriture elle-même nous dit : *Vos preciosum labia scientiæ*. La science bien dirigée est l'auxiliaire de la religion. Tout, dans l'enseignement, contribue à élever l'âme humaine. — Sir J.-A. CHAPLEAU.

(*) Cette église fut détruite par un incendie l'année suivante (1640). Elle avait été construite par Champlain en 1633, et était située à peu de distance du fort vers l'extrémité nord-Ouest de la Place d'Armes actuelle.